•

COSTUMES NATIONAUX

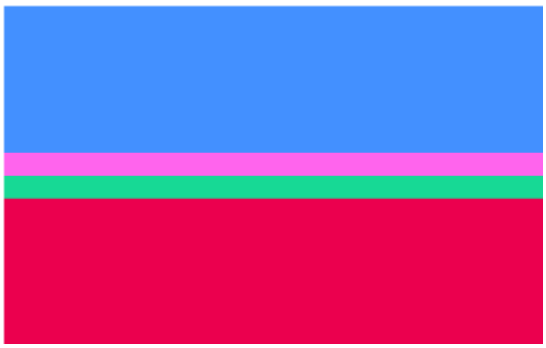
UN ROMAN-FEUILLETON DE DANIEL CANTY
ILLUSTRÉ PAR STÉPHANE POIRIER
DESIGN GRAPHIQUE : FEED

GLOSSAIRE

Asciens – Terme générique servant à désigner les habitants de diverses nations orientales.
Băbască neagră – La grand-mère noire, vin dascien, à la robe rouge sombre, d'une légèreté traîtresse, dont le cépage est cultivé sur les massifs montagneux de la Centralie orientale.
Beth-aleph – Hôpital de Bethsebalba, en Dacie, célébré pour son programme de « neurochirurgie à caractère humain ». Les habitants de la ville le surnomment « B.A. de Bethsebalba » ; le jeu de mots – la *bonne action* – vaut aussi en dascien.
Beurak – Nom propre dascien, dont les particules, *beu* et *rak*, peuvent être traduites par *bure* et *homme* ou *âme*. En wiślianais, le nom commun *beurak* a un tout autre sens. *L'homme de bure* y devient, littéralement, *betterave*.
Caïnca – Chien-chien, en wiślianais.
Centralie – Région centrale du continent méridional.
Da – Oui, en kyrille.
Dak – Oui, en dascien et en wiślianais.
Dascien – Idiome de Centralie. L'appartenance du dascien à la famille de langues néo-rominque a tendance à être occultée, vu ses nombreux emprunts aux langues centraliennes des pays voisins : les remous géopolitiques de la région ont infléchi la grammaire, le lexique et l'usage du dascien, parfois jusqu'à le rendre méconnaissable.
Gæole – Une des principales langues rominques.

Kostium laietmotiiv – Costumes de raison, uniformes d'un organisme scientifique aux visées obscures, prétendant travailler au « perfectionnement de la solitude ». Un heaume auquel est intégré un dispositif électronique surmonte une combinaison une pièce, vivement colorée et souvent ornée de motifs géométriques.
Lemna neuralăe – La forêt neuronale, unique œuvre littéraire terminée par le docteur Standard Bëchel, neurochirurgien à l'hôpital Beth-aleph de Bethsebalba. Il en entreprend l'écriture à sa retraite, alors qu'il est déjà nonagénaire. Cette plaquette raconte les aventures du lecteur à travers un bois enchanté, censé incarner la conscience de la fiction. Le livre est le pendant fictionnel de *Motiiv centrii*, un mémoire portant sur la carrière médicale de l'auteur.
Motiiv centrii – La raison centrale, somme scientifique rédigée par Standard Bëchel en parallèle avec *La forêt neuronale*, son unique œuvre de fiction. Le manuscrit est laissé inachevé à sa mort, alors que Bëchel entame sa cent douzième année. Ses dix mille pages, dans divers états d'incomplétude, fourmillent de papiers collés.
Pamięćty ! Pamięćty ! – Souviens-toi ! Souviens-toi ! Devise – la répétition est de mise – de la Wiślianie.
Pentru întregri omeniire – Pour l'humanité entière, en dascien.
Perfecta samotność – Perfectionner la solitude, en dascien.
Rozbitak – Nom propre wiślianais, l'équivalent du Robinson gæole, et nom commun, signifiant *naufragé*.
Terra – Le monde, ou presque.
Wiślianie – Tour à tour royaume, république, principauté et province, la Wiślianie est un pays aux frontières changeantes, situé au carrefour malheureux des conflits qui sévissent périodiquement en Centralie. Ses habitants sont reconnus pour leur extrême résilience. Un proverbe wiślianais affirme : *On peut sortir la Wiślianie de Wiślianie ; pas la Wiślianie du Wiślianais.*
Zabanoy ! – Drôle, vraiment très drôle, en wiślianais.

— CHAPITRE VIII —



Depuis l'amerrissage du *Zvola Stelo*, je passais des après-midi chambranlants sur le pont du *Patience*, incertain du rôle que je devais jouer à bord. À ma sortie de l'infirmerie, on m'avait attribué la cabine réservée aux invités de Générale Mère, au pied de l'escalier qui menait à ses quartiers. C'était, pour autant que je sache, une des seules chambres individuelles du bateau – Planche et Soudek couchaient dans des alcôves attenantes à leurs stations et séparées d'elles par un simple rideau ; quant à la gabière, on ne le savait pas trop, mais on se doutait qu'elle se débrouillait très bien, et je n'avais aucune difficulté à croire qu'elle pouvait s'installer confortablement parmi les oiseaux qui nichaient dans le phare auxiliaire. Les membres de l'équipage, pour la plupart rescapés de situations de vie intenables, faisaient grand cas du respect de l'espace privé de leurs compagnons de voyage. Et je devinais, derrière les portes entrouvertes – on ne pénétrait pas chez l'autre sans une invitation claire –, des couchettes superposées, ou des zones délimitées par des paravents, où chacun semblait avoir trouvé le moyen de faire son nid. J'ai moi aussi toujours été soucieux de protéger mon espace privé ; je vois l'établissement d'un certain « périmètre de sécurité » comme nécessaire au bon exercice de mon travail. Je n'allais pas me plaindre de ce privilège, mais le fait de me retrouver, dans ces lointains étrangers, encore une fois ramené à moi seul m'entraînait à de douloureuses réminiscences. J'avais tout le temps d'être taraudé par ma séparation récente avec Pimprenelle, et ce, malgré son bien-fondé, et de m'angoisser de la trajectoire de mes aventures, qui me ballottait d'inconnu en improbabilité. Je me raccrochais à l'idée que mes péripéties contribuaient à perfectionner mon éducation sentimentale. La notion de destinée me paraissait chaque jour plus proche d'une forme d'humilité.

J'avouerai ne pas connaître grand-chose à la mer. Comme n'importe quel enfant songeur, j'ai exploré de l'index les pans bleutés des globes terrestres et des mappemondes, détaillé, du bout de l'ongle, les noms y flottant. Il suffisait qu'un pays, une ville, une île m'interpelle pour qu'appareille un des bâtiments de ma flotte imaginaire – je préférais à la beauté brutale des trirèmes, drakkars ou destroyers la ferveur des coracles, la finesse des catamarans ou la précision des navires océanographiques. La légèreté de mes voyages n'avait d'égal que leur irréalité. Ils naviguaient vers des noms. Et ils pouvaient s'y rendre sans gouvernail : je changeais de cap, parfois de vaisseau, de coup de tête en coup de tête. La virtualité de mes voyages me préservait

de la nécessité d'arriver à bon port, ou même de larguer les amarres. J'étais toujours déjà en pleine mer – *in mediis fluctibus* – comme dans le flot de l'action, prêt à me mesurer à tous les dangers avec l'imparable aisance d'un rêveur éveillé. La mer était une projection aérienne et lumineuse, une pellicule prismatique, où tanguaient des noms mystérieux et s'ancraient des idées d'aventures, et mes bateaux filaient sans peur et sans reproche où bon me semblait ; tempêtes et écueils n'avaient qu'à bien se tenir, l'esprit, agile comme une brise marine, saurait se défaire de toutes les entraves.

Je savais aussi que l'avenir avançait comme un crabe, de côté, en se dérobant à l'affrontement direct avec les apparences du présent. Je croyais à moitié aux péripéties que j'inventais, mais c'était encore suffisant. La réalité nous atteint par fractions et étapes ; une émotion se dépose en nous, et la conscience et les circonstances parviennent, de proche en proche, à joindre leurs deux bouts. Le temps et la mémoire sont, à l'instar de la mer, animés de marées et de ressacs.

Avant de me retrouver (j'allais écrire *m'embarquer*, mais ce ne serait pas juste, vu mon arrivée involontaire, sinon surnaturelle) sur le *Patience*, je n'ai eu l'occasion de me frotter à la réalité de la mer qu'à l'occasion de voyages à la plage. Si on ne vit pas à proximité de l'océan, leur fréquence est inversement proportionnelle à votre âge, et il semblerait donc que l'horizon d'aventures que l'enfant associe à sa vie à venir – une part de ses spéculations mentales étant orientée, si la vie n'a pas été trop cruelle avec lui, vers un devenir héroïque – ait tendance, au fil d'une existence humaine, à reculer et qu'il faille concentrer tous les efforts d'une volonté qui fléchit contre ce tirant contraire. Redonnez-moi ma veste légère et ma marinière, mon costume de lin pâle, mon pantalon au bord roulé qu'éclaboussent, malgré les meilleures précautions, les sautillantes araignées de l'écume ! Ravivez mon courage innocent ! Je renfilerai mon maillot rayé, et je vaincrai la gêne que je tiens d'Ève et d'Adam, accepterai avec bonheur (mais sans trop jeter de regards à la ronde) la demi-nudité vulnérable qui me permettra de retourner, encore et encore, affronter le massif des vagues, défier sa lourdeur, bravement contrer ses placages, aussi vivement que possible, à mille brasses et encore, jusqu'à ce qu'un effroi heureux me gagne et que je me résolve enfin à tourner le dos au gonflement des vagues, me laissant saisir par leur gravité, qui me ramènera pesamment au rivage, où je déboulerai à quatre pattes sur la plage pour me relever, les genoux picotés de sable, me ressaisir en riant et m'élancer de plus belle vers la mer, pantois comme un chien libéré de sa laisse.

Depuis le *Patience*, je sais que ce ne sont là que jeux d'enfant, comptines pour marins d'eau douce rejetés par la mer, qui s'accrochent à des images naïves comme à des bouées de sauvetage, avec l'assurance (tout de même inquiète) que l'imagination peut triompher de tout. Non, la mer n'est pas qu'une image mentale, un aplat bleuté, une apaisante abstraction qui moutonne dans le mouvement perpétuel des vagues. C'est une de ces zones périlleuses où la réalité révèle la perpétuité vertigineuse des forces qui la sous-tendent.

Seule une fine couche respirable – une membrane d'environ cinq cents kilomètres d'épaisseur (à peine cinq heures de route dans un coupé sport) – nous sépare du vide cosmique, de son froid inimaginable, où pulsent des radiations hostiles à la vie (bien qu'elles aient participé à son éclosion). Il faut se souvenir que le miroitement mirifique du firmament est, littéralement, à couper le souffle et que la distance qui nous garde du malheur est comparable à celle qui préserve le poisson de la poêle.

Le *Patience* filait à plein régime en direction sud-sud-ouest. Je ne savais trop vers quoi. Nous avions quitté l'étendue gris bleuté de l'Alante Nord et sa froidure métallique – j'avais fini par associer la couleur des eaux à la coque inquiétante du *Plavaniye* –, et la lumière du soleil gagnait en assurance – l'astre prenait du mieux, me semblait grossir à vue d'œil. Une brise chaude enveloppait le pont. La lumière éclatait à tous les angles des vagues, qui pétillaient

de diamants intermittents. J'étais absorbé par le dénombrement de leurs reflets, ne trouvant rien de mieux à faire, en attendant que mes sens se replacent, que de couler ma pensée dans le scintillement du jour. Sous ces latitudes chaleureuses, les eaux avaient perdu de leur opacité, les vagues laissaient deviner une strate transparente, traversée d'éclairs tourmaline, un volume assez clair pour qu'on puisse déceler au passage l'ombre en pépins de petits poissons. Ils se manifestaient invariablement en nombre impair, obéissant à une règle inconnue, dont j'étais certain qu'elle leur échappait aussi bien qu'à moi.

Les goélands, que ces calculs visiblement indifféraient, guettaient la moindre apparition de ces proies potentielles, bousculant le flot de ma pensée. Quelques spécimens parmi les plus astucieux fondaient, bec ouvert et griffes avides, sur les nageurs, rasant la crête des vagues toujours un instant trop tard, pour remonter s'accrocher, penauds, au mobile criard de leurs semblables. Je me disais qu'ils devaient avoir très faim. Les poissons se soustrayaient inévitablement à ces assauts, montrant une présence d'esprit et une vivacité de mouvement que leur laconique train natatoire ne présageait en rien. Il suffisait que l'ombre du prédateur effleure leur dorsale pour que leur instinct s'en trouve agacé et que la pensée de la fuite éclate dans leur tête minuscule. Une pensée coupante s'affirmait en eux, et les poissons se repliaient dans les eaux sombres et denses avec l'angularité assurée et rebondie d'une virgule parfaitement placée. J'admirais leur agilité, sans pouvoir m'empêcher de penser qu'ils se précipitaient ainsi vers les bas-fonds de la chaîne alimentaire, où des monstres marins attendaient de n'en faire qu'une bouchée. Les petits poissons ne troqueraient donc qu'un danger contre un autre ?

J'avais tendance à laisser sombrer ma pensée vers ces considérations négatives. Je m'en voulais doublement d'ainsi m'abandonner au pessimisme. Il fallait que je m'accroche à la félicité. Les poissons s'évanouissaient comme un seul homme dans l'obscurité des grands fonds, leur milieu naturel, après un agréable bain de soleil, et moi, je me mettais à avaler l'air à grandes goulées, comme si je venais d'émerger d'une plongée en apnée. Je ne pensais plus à rien : j'avalais goulûment la substance vitale de notre habitation cosmique, comme si je pouvais me gonfler d'équilibre, restaurer la gravité, et ainsi retrouver l'égalité de mon pas, de ma volonté. Mon mal de mer, à l'aboutissement de cet exercice respiratoire, se dissipait un tant soit peu. Alors, la mélodie de Robinson, c'était plus fort que moi, me revenait en tête. Elle ne m'en semblait que plus tendre : une ligne tendue de ciel à terre pour nous sauver de la noyade, une bulle à jamais préservée de l'éclatement. J'avais été privilégié d'avoir été témoin de l'impeccable esquive des poissons. Je n'en souhaitais pas moins à moi, ou à mes compagnons du *Patience*.

Le miroitement diamantaire, le froissement diaphane des vagues m'hypnotisait. Je me laissais gagner par l'accalmie. L'impression d'un retour s'installait en moi et rendait mon malaise un peu plus tolérable.

J'ai fini par penser que Générale Mère nous ramenait à Tire, en Syrcadie, au lieu de ses origines. C'était l'hypothèse la plus évidente. Les membres de l'équipage refusaient, comme c'était leur habitude, de m'éclairer sur notre destination. Ils n'en savaient peut-être pas plus que moi. Après tout, est-ce que je ne faisais pas, nominalement au moins, partie de leur nombre depuis que je pouvais de nouveau me tenir sur mes deux jambes ? Si ce n'était de notre foi aveugle dans les infaillibles intuitions de notre commandante, notre trajectoire aurait pu ne nous sembler qu'une absurde ligne de fuite. Je dois avouer que je sentais, tout de même, une vague inquiétude planer sur l'équipage. Mes compagnons d'aventures, bien qu'ils n'en dissent mot, devaient comme moi redouter de revoir l'imposante masse de fer du *Plavaniye* bloquer l'horizon. Les services secrets kyrilles auraient informé l'amirauté qu'un passager manquait à l'appel. Le colonel Pykreti, qui n'était pas du genre à sous-estimer l'intelligence de ses adversaires (et qui, avec son terrifiant souci du détail, s'en voulait sans doute encore d'avoir

oublié un gant à bord), ordonnerait une nouvelle fouille du navire. Il demeurerait altier, apparemment impassible. Mais ses hommes agiraient sans aucune politesse ni retenue, trahissant sa fureur. Le docteur Planche périrait dans la mêlée, projetant à la mer du bout des bras soldat après soldat, jusqu'à ce que Pykreti dégaine froidement son revolver et l'abatte d'une balle précise au front. Les soldats nous rassembleraient, contrits, sur le pont, pour nous forcer à assister à l'exécution de Générale Mère. Elle ferait face, avec un sang-froid et une élégance irréprochables, au peloton d'exécution et, quand le coup partirait, elle se replierait dans la lumière du *Patience* avec la grâce rectiligne d'un roseau froissé. Les soldats se souviendraient, jusqu'au tombeau, de son regard brûlant de fierté, d'une impossible compassion, braqué sur eux, adressé à nous – avec l'assurance que ni la peur de la mort ni le plomb imbécile des balles ne viendraient à bout de l'espoir. Ce regard reviendrait les hanter, et nous rassurer – et eux aussi peut-être –, au jour de notre trépas. Robinson, fers aux mains et aux pieds, disparaîtrait, muré dans une des sinistres chambres de métal où les services d'information kyrilles soumettent leurs victimes à des interrogatoires insensés, qui les confortent dans l'idée de leur pouvoir. Il finirait dans une solitude plus profonde encore que celle de son isolat orbital. Quant au reste de l'équipage et à moi, nous serions exilés dans une misère plus sordide que celle dont nous avait tirés le *Patience*, à nous échiner sur des pierres dans un camp de travail hyperboréal, où nous mourrions d'érythèmes et d'épuisement, les pieds et le cœur gelés, la pensée pétrifiée, à nous demander à quoi voulait en venir l'univers à force de misères imposées.

La mer recommençait déjà à me peser sur l'estomac, à me faire tourner la tête avec la pensée du pire, qui m'est encore plus intolérable, après un moment, que mes maux de mer. Mes rêveries ont été heureusement interrompues par le passage de Soudek, que mes pronostics pathétiques avaient épargné. Il se dirigeait, comme il en avait coutume en début d'après-midi, vers l'infirmerie où Robinson avait pris ma place. J'imaginais ce dernier, en proie à la confusion du retour, le regard fixé sur l'horloge, encore étonné d'avoir survécu à son exil et d'être retombé sur Terra où il n'espérait plus revenir, au milieu de gens de bonne volonté. Je me demandais si notre gabière, la nuit venue, passait le visiter, comme elle l'avait fait pour moi. D'ailleurs, elle aussi avait échappé à l'hécatombe de mes prémonitions. Il me semblait de toute façon que cette artiste de la fugue était par trop agile pour périr d'une façon si banale. Les marques qu'elle portait au visage témoignaient avec éloquence des périls qu'elle avait esquivés, et je ne tenais pas à la voir souffrir davantage. Je savais aussi qu'elle n'était pas du genre à quitter un navire qui sombrait ni à abandonner ses camarades à leur sort. Je préférais donc couper là le fil de mes pensées, avant de la forcer à faire le saut de l'ange et à se jeter en pleine mer depuis le mât du phare, parmi la nuée paniquée de nos oiseaux de bord. Non, Anatole ! À bord de ce navire, l'amitié devrait tenir jusqu'au bout. Plutôt que de rester planté là à nourrir des idées nauséeuses en m'accrochant à la ligne houleuse du *Patience*, mieux valait que j'emboîte le pas à Soudek.

Depuis l'arrivée à bord de Robinson, Soudek passait une bonne partie de ses journées avec notre passager clandestin. Il quittait la cabine de communication avec une liasse de papiers et un tabouret à dossier, et il s'installait au chevet de Robinson dans la même position qu'il adoptait devant son poste radio. L'officier de liaison cherchait, le front plissé, le regard intense et la main preste, à syntoniser la fréquence étrangère de notre visiteur. Il y déployait la même application qu'à résoudre une des énigmes logico-linguistiques dont il était friand. J'avais appris à décoder son comportement, et je le soupçonnais d'avoir élucidé un aspect du puzzle qui nous échappait encore et de tramer un plan dont nous connaîtrions bientôt le fond. Il avait une idée derrière la tête, qu'il avait peut-être déjà fait connaître à Générale Mère, et je ne doutais pas que le mystère de notre destination en serait bientôt clarifié.

Robinson s'était échoué sur le pont du *Patience* coussiné par une masse considérable de vêtements, un peu comme s'il s'était attendu à rebondir sur Terra comme une balle et avait voulu se prémunir contre ce risque. Il avait revêtu, sur sa combinaison spatiale, un long veston de cuir et une écharpe rouge, quatre fois passée autour du cou. Des motifs de carrés, de trapèzes et de cercles pâles indiquaient, sur le vêtement technique, l'endroit où avaient été décousus des badges.

Je nous imaginais attablés devant sa combinaison comme ces chimpanzés violemment tirés de leur jungle natale, à qui on demande de réconcilier des formes géométriques avec leurs contours découpés dans une plaque de bois. J'ai toujours admiré la magnanimité avec laquelle les primates se prêtaient à la fantaisie des scientifiques : s'ils ignorent son objet véritable, qui, dans une perspective épistémique – que d'aucuns qualifieront de cynique –, consiste surtout à prouver la parenté entre leur intelligence et la nôtre, tout en nous rassurant sur notre supériorité scientifique, ils sont bons joueurs, ce qui est tout à leur honneur et nous rassure encore davantage sur l'humanité – on choisit d'appeler ça ainsi – qui les habite. Les badges nous auraient bien sûr fourni des indices du point d'origine du décollage de Robinson : un des programmes spatiaux reconnus ou l'initiative pirate de quelque discrète et richissime instance infrapolitique, animée, depuis la découverte adolescente d'une littérature de fusées et de planètes proches, par des ambitions supraterrestres… On pouvait seulement en conclure que notre radionaute, qui aurait pu se ronger les ongles jusqu'à la racine pour passer le temps, avait préféré consciencieusement s'appliquer à découdre ces emblèmes officiels et que ses sentiments à l'égard de ses promoteurs ne devaient donc pas être des plus sereins.

Au moment de son arrivée à bord, Générale Mère m'avait invité à la suivre alors qu'on transportait notre disc-jockey céleste dans l'infirmerie. Soudek était avec nous. Le docteur Planche, en épluchant son patient, prenait le temps d'énumérer pour nous les conséquences délétères d'un séjour prolongé dans l'espace. Je dois avouer que la situation n'était pas dépourvue de comique : des flatulences soutenues – courtes mitrailles, couinements aigus ou longues notes flûtées – accompagnaient chacune des manipulations du docteur. Robinson se tenait coi. Rien dans son expression stoïque, un brin assommée, ne trahissait un quelconque effort de sa part pour ainsi s'exprimer : son relâchement, davantage qu'un soulagement, me semblait scander les étapes d'un dégonflage progressif. Cet air contrit, conjugué avec l'horreur des symptômes que nous détaillait le docteur, teintait la situation d'un certain pathétisme et nous empêchait d'en rire. Les exhalaisons, heureusement, étaient plus sonores que malodorantes. Planche, soulevant et retournant le corps de son patient comme si c'était une feuille, ne semblait même pas les prendre en compte. Il le débarrassait peu à peu de ses vêtements imbibés d'eau, en profitant pour lui faire craquer le squelette, lui délier les muscles. On aurait dit que Robinson, léger comme une bulle d'air, se vidait progressivement pour arriver à toucher terre et que le docteur Planche, avec un doigté impeccable, jonglait avec ce volume délicat, réussissant miraculeusement à le garder en l'état.

Planche énonçait, de sa voix de stentor, les sévices qu'avait subis Robinson alors que nous découvrions un corps en apparence sans cesse plus malingre. À son avènement sur le pont, Robinson m'avait pourtant donné l'impression d'être un homme assez costaud.

Sa casquette gisait froissée en une galette spongieuse dans la flaque qui s'étendait sous lui, un pauvre mollusque libéré de sa carapace, étalé parmi la masse des poissons clapotant. Ses lunettes à la monture noire étaient, miraculeusement, restées bien en place. Elles cernaient des iris brun foncé, qui semblaient passer droit au travers des visages curieux qui les surplombaient et de la nuée excitée des oiseaux qui flottaient au-dessus du pont, tentant de retrouver l'étoile mystérieuse qui venait de se décrocher du ciel pour le faire atterrir là. Robinson avait le front triste, le regard tombant et la mâchoire

angulaire : un de ces profils qu'on qualifie de *patriciens*. J'avais tout de suite pensé : *Une tête lunaire.* Il se dégageait de ses traits une impression d'intelligence mélancolique que rehaussait encore son teint jaunasse, maladif, qui était un des symptômes les plus visibles de son long séjour en orbite. Qu'il fasse de l'hyperventilation, qu'il balbutie son propre nom, qu'il vomisse de la bile ou qu'il pleure, peu importe : Robinson irradiait une imperturbable contenance, un mélange de résignation et de détermination, lucide comme la lune, dont la lumière réfléchie demeure égale alors que sa face accueille sans ciller la violence des météores.

Planche, sans jamais cesser de discourir, avait retiré, sous la combinaison spatiale, un débardeur de *lambswool*, une chemise de coton peigné, puis une sorte de corsage conçu pour renforcer la cage thoracique soumise à la pression contre nature des g. Sous cette armure, Robinson portait la camisole et le collant isotherme auxquels on était en droit de s'attendre. Planche nous expliquait, triturant une jambe de son patient, puis l'autre, que, dans l'espace, les muscles perdent de leur tonus, massant ses bras, que les os se fragilisent, retournant Robinson sur le dos en lui posant une main sur le cœur, que le rythme cardiaque ralentit et que le pullulement des globules rouges diminue. « Bref, les organes manquent de souffle… » Soudek, lui, doublait sans perdre un mot le discours de Planche, traduisant pour le naufragé le diagnostic du docteur, passant du kyrille aux diverses langues centraliennes de sa connaissance (quelque chose dans la physionomie du patient portait à croire qu'il venait de là), à la recherche de la bonne fréquence. Robinson prêtait, sans broncher, une oreille apparemment distraite aux essais de l'officier de liaison. Peut-être ne tenait-il pas particulièrement à entendre le catalogue de ses misères. Planche en était à passer la camisole de Robinson au-dessus de ses épaules, malaxant du plat des paumes la colonne du patient, remontant jusqu'aux muscles deltoïdes – « Attention, ça va craquer ! » –, lui pétrissant – « Un, deux, trois, et cric ! » – les vertèbres du haut du cou et nous précisant qu'un scan, malheureusement impossible à effectuer à bord, révélerait des changements subtils dans la structure de son cerveau. Robinson se retrouvait maintenant torse nu, malingre comme une brindille. La pensée du patient serait confuse et sa vision – « Rappelez-vous que les yeux sont le prolongement du cerveau » – demeurerait floue pour une période indéterminée, c'était une question de jours, peut-être de semaines. Planche avait alors redressé la tête de Robinson, replaçant l'oreiller dans son dos et lui passant un mouchoir, histoire de lui permettre d'un peu dégager ses sinus congestionnés. L'affaiblissement de son système immunitaire le rendait en outre particulièrement vulnérable aux infections de toutes sortes. Les fluides de son corps, remués par son retour d'orbite comme par les girations d'une spatule spatiale, moussaient en désordre sous son épiderme et lui donnaient cet air jaunasse, « un peu soupe aux pois ». Il faudrait d'ailleurs lui servir « un bouillon, avec une bonne dose de gingembre et d'ail », plus tard, « qu'il prenne du mieux, informez-en le cuisinier, s'il vous plaît ». Sa proprioception – le compas interne qui nous permet de distinguer le haut du bas, la gauche et la droite –, soumise comme le reste de son corps à la baratte orbitale, mettrait du temps à se stabiliser, l'amerrissage n'aidant en rien – « Mal de terre et mal de mer, ce n'est pas la même chose » –, et Robinson serait sujet à de graves troubles de l'équilibre, perdant pied dès qu'il tenterait de se lever. Il revêtait maintenant une chemise hospitalière, soutenu par Planche, lequel concluait en affirmant que son séjour dans l'espace avait sans nul doute retranché quelques années de son espérance de vie et qu'il devrait, dans les jours à venir, subir de longues nuits d'insomnie, qu'il traverserait au son ridicule de ses flatulences.

Robinson avait posé, à l'issue de cette douloureuse litanie, un regard absent sur la face de l'horloge. Elle devait sembler, à ses yeux embrouillés, une buée informe : une membrane iridescente ou l'épiderme caoutchouteux et perméable d'une amibe qui cherchait paresseusement sa forme, dans une eau qui menaçait de la dissoudre. Planche avait badigeonné

un bourrelet prometteur sur la cuisse de Robinson, levé le coude et, d'un mouvement preste et précis, enfoncé une seringue dans la jambe du patient. Le cylindre de verre se remplissait à vue d'œil de sang, alors que Robinson, impassible, laissait échapper un long gaz, la plainte aiguë d'une baudruche qui finit de se dégonfler, en nous mettant au défi d'en rire.

Un homme n'est pas un arbre, et il ne suffit pas de pratiquer une section dans sa chair pour découvrir son âge. Le vol de Robinson avait assujetti son corps aux lois d'une autre croissance, à l'œuvre d'un autre temps. Planche était le premier à admettre qu'il aurait, malgré sa batterie de tests, la plus grande difficulté à déterminer l'âge exact de Robinson – la petite quarantaine, peut-être – et combien de temps exactement il avait bien pu tourner en solo au-dessus de Terra.

En raison du profil étonnamment émacié du patient, une fois celui-ci délesté de sa coquille vestimentaire, le docteur croyait que Robinson avait pulvérisé tous les records de séjour en apesanteur. Cet honneur, si c'en est bien un, serait cependant difficile à réclamer, même pour le principal intéressé, et ce, bien qu'il eût fini par parler. Il s'est en effet avéré, au fil des jours, que Robinson savait s'exprimer en kyrille. Soudek, toutefois, doutait qu'il s'agît de sa langue maternelle ; il y avait un je-ne-sais-quoi dans l'accent du naufragé qui portait à penser qu'il était né dans une des républiques proches, absorbées par la Fédération, aux habitants desquelles les autorités imposent, dès la plus tendre jeunesse, l'apprentissage de l'idiome national, au détriment des langues ou dialectes locaux. Soudek avait noté que l'expression de Robinson s'altérait quand il usait de certaines tournures, en certaines langues. Les pages des carnets de Soudek étaient remplies de dessins – assez réussis – du visage de Robinson, sous lesquels il avait inscrit des formules en diverses langues. Des phrases comme *Vous prenez du mieux*, *La mer est calme aujourd'hui*, *Merci pour la chanson*, *Vous deviez vous sentir bien seul* ou *Non, ce n'est pas la fin du monde*. Ces concordances lui avaient permis de constituer une espèce de guide de conversation et de progressivement gagner la confiance du naufragé.

Soudek cherchait à approfondir le dialogue. Il voulait découvrir d'où venait Robinson, ce que visaient ceux qui l'avaient envoyé valser en orbite, et le secret que cachait son signal. Il en allait de son honneur de cruciverbiste.

Chaque fois qu'il était tenté de nous faire des confidences, Robinson semblait atteint par une sorte d'amnésie sélective. Il perdait le fil de ses phrases, ses yeux s'écarquillaient et, inévitablement, je me retournais, certain de voir une apparition à son chevet, la gabière ou un autre messager spirituel, une silhouette diaphane, sortie du fond de l'énigme, un moment, pour ensuite disparaître, le visage interdit, sans mot dire. Je croyais bien détecter, derrière nous, un froissement de lumière, une vague opalescence, qui finissait de se dissiper dans les airs et que j'avais d'abord voulu attribuer à un défaut de ma vision. Je me détournais vite de cette intuition, alors que Robinson, possédé par une urgence incompréhensible, se mettait à bredouiller des phrases incohérentes en se tordant dans son lit. Soudek tentait de noter chaque inflexion, à la recherche d'un mot, d'une clef, qui nous révélerait la langue véritable de Robinson. Puis sa glossolalie cédait progressivement la place à un ronronnement sourd et, si Planche n'arrivait pas pour adoucir l'atmosphère autour de son patient de sa dextre apaisante, Robinson se mettait à japper, cou et tête tendus, comme un chien défiant une menace imperceptible. J'avais l'impression que Robinson résistait, de toutes ses forces, à un silence qui risquait de l'avaler, et je me retournais de nouveau pour sonder les airs, flairant quelque détail déplacé qui me dévoilerait où se cachait, sous la trame indicible des choses, cette présence dont j'avais eu l'intuition et dont je n'osais glisser un mot, moins par peur du ridicule – l'intelligence de mes compagnons était bien trop généreuse – que parce que je redoutais que le spectre m'entende et qu'il décide de s'éclipser avant que je n'aie pu en raisonner la présence.

Il me paraissait tout de même, lors de ces épisodes de possession paniquée, que la présence que j'avais décelée, froissant la lumière, cette subtile altération du fond des airs, était celle d'un esprit trop véloce pour la vision ordinaire, qui se tenait sans un bruit dans notre dos, à considérer le patient et les méthodes que nous appliquions pour garantir son bien-être. Bien qu'il n'y eût rien derrière nous et rien d'autre, dans le regard de Robinson, que l'horloge floue égrenant son tictac, le mouvement de balancier de la mer et le flottement des mouettes dans le hublot, l'évidence de mes sens ne me suffisait pas et, s'il fallait que je soupèse sérieusement la possibilité que mes écarts de pensée ne fussent rien de plus que des superstitions issues de la nécessité de m'inventer un rôle à bord, le sentiment que j'effleurais ainsi l'essence de l'énigme me tenaillait. J'imaginais que cette présence était, d'une façon encore insaisissable, responsable des souffrances de Robinson et qu'elle voulait s'assurer qu'elles suivaient leur cours. Entendez-moi : ce n'est pas que je crusse que l'esprit qui flottait autour de nous était mauvais ; mais, bien que je ne fusse pas non plus convaincu qu'il fût bon, j'étais certain qu'il était *là* avec nous. Les dons de Planche, d'habitude si prompts à opérer, en semblaient d'ailleurs affectés, et le docteur devait travailler plus longtemps que d'habitude pour apaiser le patient affolé et lui rendre son repos.

8.A —
Un mouvement de lumière

Un miroir invisible flotte au fond des airs, où se manifestent parfois les apparences de réalités adjacentes à la nôtre. Leur passage parmi nous est facile à rater. Qu'on tourne la tête un instant trop tard, qu'on cligne des yeux au mauvais moment, et elles se replient derrière le voile de la pensée, fuyant par les corridors et les chambres d'une nuit intérieure.

Les rescapés du *Patience* étaient fervents des formes extrêmes de l'espoir. Je me disais que l'esprit sensible que je sentais hanter les airs, puisqu'il demeurait là, ne devait pas être étranger à notre cause. Des âmes plus cyniques auraient pu croire que Robinson se payait notre tête ou que, se méfiant de nous, il appliquait une de ces techniques de désinformation que les citoyens de la Fédération kyrille développent afin de survivre aux perversions d'une vie sous surveillance. Robinson affirmait ne plus même se souvenir de son nom et avait accepté celui qu'on lui avait donné avec l'indifférence d'un nouveau-né ou – ce qui s'accordait parfaitement avec le mode de sa possession – d'un chien.

Tout commençait pour le mieux. Des bribes d'images, des scènes fragmentaires revenaient à Robinson comme du pollen en vol. Puis une ombre passait sur ses traits. Il plissait le front et baissait le ton, pour tenter de nous décrire des instants perdus. Nous retournions avec lui dans l'espace lacunaire du drame qui l'avait exilé en orbite.

J'étais avec Soudek lors de la première de ces confidences. J'avais pris l'habitude de lire à voix haute à Robinson, en me disant que la rumeur de notre langue pourrait ainsi entrer en lui (et ce, bien que dans mon propre cas cette méthode, que j'ai de nombreuses fois appliquée à des œuvres dont j'avais aimé les traductions, se fût révélée bien moins que concluante). Je lui lisais des passages de *La forêt neuronale*, le conte miraculeux du docteur Bëchel, en espérant qu'ils feraient autant de bien à son cerveau assommé qu'au mien.

LA FORÊT NEURONALE

Alors qu'il exerçait la neurochirurgie à l'hôpital Beth-aleph de Bethsebalba, on disait que le docteur Standard Bëchel avait le doigté si délicat qu'il aurait pu effleurer le tissu de l'âme de la pointe de son bistouri sans le déchirer. Pendant plus de six décennies, il opéra des patients qui avaient subi de graves dommages cérébraux. Les résultats, s'ils n'assuraient pas une guérison complète, finissaient toujours par améliorer la vie de ses « miraculés ». Ils retrouvaient partiellement la parole, la vision, l'ouïe, ou un sens d'eux-mêmes qu'ils croyaient égaré à jamais. Bëchel était le premier à avouer qu'il ne savait pas vraiment ce qu'il faisait, que, devant le cerveau humain, qui est l'objet le plus complexe de l'univers (il précisait : « l'objet *connu* le plus complexe de l'univers, à l'exception de l'univers lui-même »), on mesurait le poids de sa propre humilité, qui, disait-il en blaguant, « est d'environ mille quatre cents grammes, ou à peu près infini ».

Bëchel avait toujours été un lecteur assidu et vorace, dont les centres d'intérêt dépassaient largement la profession choisie. Il continuait de pratiquer, à cette époque de raison appliquée, une « science romantique ». Ses rapports étaient rédigés dans une prose élégante et précise, où la fascination des syndromes et des symptômes cédait le pas au témoignage d'une rencontre avec un être humain et à une description incarnée de sa souffrance. Le docteur Bëchel a pris sa retraite à la mort de sa seconde épouse, la traductrice littéraire Rozscenia Albaboraş, qui a introduit les contes de Bourget et signé la première traduction complète du *Zoliptyk* dans la langue dascienne. Bëchel était âgé de quatre-vingt-treize ans au moment de son deuil. Il a alors résolu de consacrer ses derniers jours – « mon temps au cœur creux » – à l'écriture. Elle constituerait son activité principale jusqu'à sa mort, qui – il en était le premier étonné – surviendrait dix-neuf ans plus tard, au lendemain de son cent douzième anniversaire.

« Tout ce qui arrive continue d'arriver, écrit-il, et, chaque fois que nous nous retournons vers le passé pour y démêler l'écheveau des causes et des effets, à la recherche des raisons qui expliqueraient l'état du présent, nous risquons de découvrir des affluents inconnus de l'avenir. » Malgré la précision de son coup de scalpel, le docteur Bëchel ne souscrivait pas, contrairement à nombre de ses collègues dans les professions scientifiques, à l'idée que la connaissance empirique donne un accès privilégié à la vérité et que la science soit donc le seul mode réaliste d'appréhension du monde. Les explications linéaires n'étaient pas pour lui. Il voyait dans les *reductio ad absurdum* une façon d'étendre le champ de la spéculation.

Bëchel travaillait en parallèle sur deux ouvrages, où il se proposait de réconcilier ce qu'il avait appris et ce qu'il ne comprendrait jamais de l'humanité et de ses malheurs.

Le premier livre, auquel il avait donné le titre provisoire de *Motiiv centrii* (*La raison centrale*), est une somme scientifique qui devait rassembler les « mille et une nuits » de sa longue carrière dans le bloc opératoire, autant d'études de cas qu'il avait pratiqué d'opérations. *Motiiv centrii* est, dans son ensemble et ses détails, intégralement inachevé. Bëchel avait voulu, à partir de ses rapports opératoires, établir un système de relations transversales, ourdir des constellations et tresser une globalité, une « grammaire auxiliaire du cœur humain », selon sa belle formule, où la singularité de chaque esprit irradierait vers une « raison centrale », qui était « le nerf et la cause de notre être-ensemble, à ce carrefour arbitraire de l'espace et du temps où nous nous sommes trouvés à vivre ». L'ancien chirurgien copiait, mot à mot, ses rapports, ces « pages tirées du grand romans des vies accidentées » (le S de *romans* est volontaire). Soulignement, parenthèses, incises, annotations ; il avait développé « une méthode et une physique » pour aiguiller l'expansion continue de cet univers narratif. Les pages du manuscrit sont couvertes de papiers de dimensions et de couleurs différentes, collés en liasses qui comprennent parfois plus d'une trentaine de notes. On soulève ces strates pour découvrir un original fourmillant d'annotations marginales – au crayon de plomb, au stylo ou au feutre de couleur –, dont la nuée semble prête à engloutir les lignes tapées à la machine qui constituent le cœur du propos ; ces paragraphes, bien souvent, restent suspendus à mi-phrase, et les phrases achoppent à mi-mot. De minces feuilles de papier bible s'intercalent entre les liasses du tapuscrit, pelures d'oignon où Bëchel tente de dresser les grandes lignes de sa *Raison centrale* à travers des schémas vibrants d'incertitude, des arantèles dont les étoilements filent de page en page, en vagues d'associations fébriles, ficelles ondulantes qui se nouent et se dénouent en cours de route, pelotes argumentaires dont les objets se démultiplient et s'égarent en de longs mouvements ondulatoires. (Dans sa forme littéraire, le projet est tributaire de l'art ancien de *L'anatomie*, ces sommes scolastiques consacrées à la dissection d'un sujet scientifique.) Chaque page du manuscrit, qui en compte plus de dix mille cinq cent soixante-douze, est donc en effet demeurée, sous un aspect ou un autre, inachevée. Bëchel, dans une entrevue radiophonique réalisée peu avant sa mort, ne s'en excusait pas : « *La raison centrale* est une narration pleine de débuts, dont le milieu est partout et la fin, nulle part. » Et il avait ajouté : « Que voulez-vous, la pensée perd son chemin à force de chercher à se connaître elle-même, et j'ai voulu faire un roman réaliste. »

Quant au deuxième ouvrage, il relève clairement de la fabulation. Georges-Louis Bourget, dans la préface qui accompagne la plupart des rééditions contemporaines du chef-d'œuvre de Bëchel, *Lemna neuralăe* (*La forêt neuronale*), affirme : « *La raison centrale* est un livre qui laisse espérer un livre : celui que vous tenez entre les mains en est le jumeau. Le fantôme mort-né du premier rôde entre ses branches. » Là où *La raison centrale* est un monument déroutant, *La forêt neuronale* est un joyau de concision. Une fable à « la trame d'une perfection cristalline, dont le centre couve un mystérieux nuage d'incertitude ». Qu'un homme de science qui, de son propre aveu, se considérait comme un simple lecteur et interprète de la condition humaine réussisse « un acte de fiction parfait » reconduit « la leçon d'humilité qui était si chère à sa pratique de chirurgien ». Il nous fait toucher, en à peine une cinquantaine de pages, à cet art subtil qui consiste à « ouvrir l'enveloppe du néant, pour y glisser une lame et couper dans la substance même de la réalité ».

La forêt neuronale part d'une situation domestique : l'endormissement d'un lecteur, dont on suppose qu'il représente l'écrivain lui-même, dans son fauteuil préféré. Son imagination s'égare, avec la nôtre, dans un cycle de recommencements, mettant en marche une sorte de « machine à mouvement fictionnel perpétuel » qui, paradoxalement, nous propulse en avant alors même qu'elle nous laisse en plan. L'incipit de *Lemna neuralăe* installe le *modus operandi* du texte. Une série de « changements de phase narratifs » s'enchaînent sans accroc, en une sorte de « fondu enchaîné infini », longue « prolifération métonymique » qui « nie sa linéarité, pour pousser dans toutes les directions et nous perdre dans une forêt de métaphores touffue ».

Lemna neuralăe émane d'une image naïve – la ressemblance entre un neurone, une ronce, un arbre en hiver, certains protozoaires… – pour tenter d'embrasser le flot et les ressacs mystérieux de la conscience. Les fils de la fable s'entrelacent en une sorte de « *stream of consciousness* objectivé », où la conscience se confond avec le paysage. Dès la première page, une séquence de métamorphoses est enclenchée, déplaçant le *Il était une fois* pour lancer une histoire « qui commence en recommençant et n'en finira plus de recommencer ». Il suffit de citer ses premières pages :

> Ce livre, comme tous les livres, commence une autre fois. Le soir tombe autour de la maison de bois. Les étoiles, nettes et précises, brillent autour de son pignon. Elle se découpe sur le fond de la nuit, une idée claire. On la dirait suspendue au sein de l'univers, chacune de ses arêtes reliées, par des fils invisibles, au mobile des étoiles.

Au premier, le rectangle illuminé d'une fenêtre, nu comme une feuille. À cette heure, est-ce que le bureau, la pièce jonchée de livres et de papiers, reste vide ? Ou est-ce que quelqu'un a résolu de mettre fin aux travaux du jour et s'est installé dans le vieux fauteuil vert, pour reprendre la lecture là où elle a été laissée en plan ? Le faisceau du lampadaire illumine le début de l'histoire comme un projecteur de scène. *Tous les livres*, oui, *commencent dans d'autres livres…*

Dans quelques instants, le lecteur s'abandonnera, jusqu'à l'endormissement, aux allers-retours de sa pensée sur le papier. Sa tête se mettra à dodeliner, il finira, peu importe combien il souhaite s'accrocher à la suite de l'histoire, par s'assoupir en pleine phrase. C'est alors que, sous la pelouse avant, une graine hirsute, aux radicelles échevelées, en profitera pour s'entrouvrir. Mon petit doigt me le dit : une pousse point, une crosse d'évêque, un nerf crochu qui entame son ascension millimétrique, noueuse, jusqu'à la surface. Elle ne vient pas seule. Un jour les boules chevelues d'arbrisseaux surgiront de l'humus. La pelouse cédera la place à un enchevêtrement de ronces. Une forêt réputée pour impassable entourera la maison. Ne savez-vous pas qu'il y a assez de temps et d'espace entre le sommeil et nous pour que ce conte s'avère possible ?

La maison résistera, tant qu'elle le pourra, à l'emprise de l'histoire. *Livre. Ronce. Château.* Déjà, un chevalier survient, coupant à travers bois. La maison se retourne sur elle-même, et c'est maintenant une maison de verre, sans porte ou fenêtre. Qui n'est elle-même que porte ou fenêtre ouvrant sur l'univers. Le chevalier reconnaît, posé en son centre, comme la fumée d'un diamant, l'objet de sa quête : une jeune femme, vêtue d'une robe rouge, les cheveux longs comme des cordes de marin, se penche sur les pages d'un gros livre. Le chevalier a beau cogner du pommeau de son épée contre les murs de la maison, invoquer tous les dieux ou se lancer, du poids de son armure, contre les parois, rien n'y fait ; la jeune femme reste à sa lecture, ne relève pas la tête. Elle est peut-être sourde ? Si seulement il pouvait se tenir derrière elle, jeter un coup d'œil à l'illustration qui commande toute son attention de lectrice. Lui ne le voit, ne le verra pas, mais c'est l'image d'un chevalier qui vient, dans l'entrelacs des pages et des ronces, vers une maison de verre, et qui est lui. Il voudrait tant pouvoir retirer son gantelet, doucement poser la main sur son épaule, qu'elle se retourne et le reconnaisse. Mais il arrive toujours un moment trop tard pour toucher les murs du présent et, lorsque la jeune femme tournera la page pour connaître la suite de l'histoire, un éclair effacera le chevalier du décor, comme s'il n'avait jamais été là. Elle entendra son nom qu'on appellera, qui flottera dans les halls du château, et elle refermera le livre, accourant vers l'écho, certaine d'avoir oublié quelque chose.

De page en page, l'homme, la forêt et la maison, la femme, le livre, l'éclair changent de forme. Des formules tripartites, comme des incantations, scandent les transformations des éléments de la narration : *Forêt. Nuit. Éclair… Femme. Livre. Lame…* Les personnages s'assoient, se lèvent.

Apparaissent et disparaissent. Ils s'égarent. Ou, plutôt, leur auteur les égare. Chaque mouvement, incomplet, suggère son contraire, ses compléments, et demande un renversement, une métamorphose. Le récit est presque entièrement constitué d'entrées et de sorties rattachées par une série d'enjambements narratifs, où les images d'Épinal de la fiction dessinent les arches d'un pont immatériel. Ce pont relie les rives invisibles de l'écriture et de la lecture, et nous laisse comme suspendus dans les airs, lévitant à une distance sécuritaire du flot tumultueux des histoires.

Notre lecteur domestique, notre chevalier des premières pages, est aussi un enfant parti jouer dehors, qui s'est perdu en forêt et arrive, apeuré, sur le seuil d'une autre maison que la sienne… Il est ce déserteur assis dans une clairière, sur un tronc coupé, attendant qu'une balle perdue, qu'il a lui-même tirée, vienne mettre un point final à sa vie… Est un bûcheron dans sa cabane de rondins, qui, par un matin d'hiver, décide de tout laisser derrière pour rejoindre l'humanité qu'il a quittée, et qui finira par croire que la forêt a recouvert le monde entier… Est ce voleur en cavale, qui fuit en jetant des regards en arrière, trébuche sur des racines et tombe la face la première au pas d'une porte cadenassée, à laquelle il entend cogner, cogner, cogner un captif, qui, de sa propre voix, l'implore en appelant son nom… Est un automobiliste en panne par un après-midi automnal, multicolore, bel homme dans son long ciré, les mains gantées de moleskine, les lunettes de protection retroussées sur sa casquette de tweed, qui prend le premier sentier visible dans l'espoir de dénicher un bidon d'essence, abandonnant sa décapotable sur le chemin forestier, qui commence déjà d'être englouti par la progression insidieuse des ronces…

La jeune fille dans sa maison de verre s'enfonce dans un corridor éclairé par des torches, disparaît dans un escalier en colimaçon, puis une mère, le soir tombant, debout à l'évier devant la fenêtre qui laisse voir la lisière du sous-bois, attend son garçon parti jouer et pense au diable… Elle ouvre le robinet et la scène ménagère se dissout avec les bulles du savon à vaisselle… Une cavalière galope à fond de train entre les troncs, un pli de première importance glissé sous son manteau, à l'endroit du cœur, il y aura la guerre… Elle est une promise affairée à son métier qui maille une image de la forêt, où un soldat, de retour d'une guerre lointaine, s'égare sans fin… Elle est une belle endormie, prisonnière de son cercueil de verre, son visage niché comme un bouton de fleur au milieu de sa chevelure luxuriante, alors que tout autour prolifèrent les ronces, doigts crochus, accusateurs, exerçant une pression subtile sur le verre, qui commence à se lézarder, à se couvrir de craquelures fines… Elle est

une vieillarde rachitique, à l'expression énigmatique, qui ouvre la porte à un garçon apeuré, ignorant s'il vaut mieux de sourire ou d'endosser le masque de la sorcière…

Si la plupart de ces épisodes fugitifs présagent des fins sinistres – sans toutefois se résoudre à les détailler –, il n'en est pas un qui ne ravive, par le thème et les images qu'il convoque, l'étincelle de l'aventure. Il est bon de noter qu'on trouve aussi, vers les deux tiers de l'ouvrage, la description lumineuse d'une sorte d'éden. Un grand chêne, dont les branches embrassent à contre-jour le ciel, s'élève à la place de la maison. Une voyageuse, un voyageur, on ne sait plus, se présente à son pied. Des êtres de sang et de chlorophylle mêlés, ancêtres ou descendants de l'humanité, tendent la main à la visiteuse, au visiteur. Leur peau est verte, leurs mains sont bleues. Elle, il est convié à grimper vers la lumière et à se colorer d'espoir. Dans ces pages fleurit cette phrase que d'aucuns tiennent pour la morale de *Lemna neuralăe* : « C'est de cette façon que les feuilles espèrent. » (On doit bien sûr considérer ces « feuilles » comme une propriété à la fois de l'arbre et du livre.)

Dans la toute dernière variation du livre, on entend des pas dans l'escalier. Une ombre passe à la tête du fauteuil. Éteint la lampe. Le ciel au-dessus de la maison reste dégagé, les étoiles continuent de briller, nettes et précises comme des têtes d'épingle. Un éclair, paradoxalement, illumine le ciel découvert. Puis il n'y a plus que la nuit. Une illustration – la seule de l'ouvrage – figure à l'antépénultième page : un rectangle d'encre noire, zébré d'un filet blanc, qui pourrait sembler une erreur d'impression, mais qui taraude l'œil comme une fêlure dans une tasse de thé. L'image est accompagnée d'une légende hermétique, qui combine trois phrases tirées d'épisodes précédents du livre, dans un prolongement de ses motifs tripartites (« *Nuit. Lame. Éclair.* » Etc.) : « La nuit aiguisait ses lames. La forêt ne tenait plus qu'à un fil. Il a fallu couper le courant. »

Au revers de la quatrième de couverture, on découvre la dédicace de Bëchel : « Aux pourfendeurs de l'imagination. Puissent-ils retrouver le chemin de la maison. »

Trois semaines après la sortie de *La forêt neuronale*, Standard Bëchel est mort dans son sommeil, aussi naturellement, et imperceptiblement, qu'un jour devient le suivant.

Je me souviens que Planche, lors d'une de nos conversations de chevet, m'avait décrit les replis intérieurs du cerveau comme une forêt d'hiver, où surgissent spontanément des arbres neuronaux, avec leur branchage de lumière dénudée. La nuit de notre conscience est un lacis de bois dormant, insistait-il, qu'éclaire par intermittence la pensée. Il m'avait alors prêté son exemplaire traduit de *La forêt neuronale*. Les glissements constants du récit, la prolifération des bifurcations, ses embranchements solidifiaient, paradoxalement, le centre de ma stupeur. Le récit me donnait un lieu où enraciner ma confusion, et ses épisodes jetaient des ponts flottants entre mes accès de sommeil.

Je croyais que cette prescription, qui avait contribué à me remettre sur pied, pourrait aider Robinson à récupérer. J'ai décidé de lui lire l'original. Mon dascien se limite aux salutations d'usage et à une poignée d'emprunts folkloriques – *vampyr*, n'est-ce pas –, ma prononciation est laborieuse (j'ignore tout de la fonction précise des cédilles et circonflexes biscornus qui poussent autour de nombreux caractères) et je m'exprimais donc dans un idiome intermédiaire, aux accents gæoles, mais pas tout à fait dascien, plutôt : langue d'un seul, dont j'espérais qu'elle éveillerait de nouveau Robinson à sa propre singularité.

J'étais assez familiarisé avec le livre pour y reconnaître des épisodes ou des phrases – le dascien est après tout une langue rominque –, mais j'avais, bien sûr, vite fait de m'égarer et de me retrouver dans une incompréhension semblable à celle des personnages de Bëchel. Ma confusion linguistique imposée raffermissait l'impression que le livre se réécrivait entre mes mains et qu'il cheminait, en quelque sorte, vers moi, Robinson et le *Patience*, pour infléchir le cours de notre histoire. J'entretenais l'espoir discret que sa fiction puisse avoir un effet, disons, magique, sur l'état de Robinson. J'en étais environ à la moitié (page 26), près du moment (probablement) où le lecteur se lève du fauteuil vert pour scruter la nuit à la fenêtre, qu'un éclair venait de zébrer d'une lumière turquoise, quand j'ai dû m'arrêter en pleine lecture.

Soudek, qui avait passé le gros de la matinée en conférence avec Générale Mère, venait d'apparaître – vif comme l'éclair ! – dans l'embrasure de la porte de l'infirmerie. Planche était sur le pont, à veiller à régler un pépin technique. J'aimais à croire que notre talentueux officier de liaison continuait de syntoniser la fréquence de notre passager clandestin, que son dévouement à l'énigme avait tressé entre lui et Robinson un lien vital, le ressort d'une sympathie profonde, qui avait permis à Soudek de débarquer à l'infirmerie au moment le plus opportun. Je lui ai immédiatement cédé ma place, alors qu'il sortait son carnet, portait le bout de son stylo à sa langue et commençait déjà à se fondre dans le flot verbal du patient.

« *Pamięćty ! Pamięćty !* Souviens-toi ! Souviens-toi ! » s'exclamait Robinson. Même un écolier aurait reconnu la devise de la Wiślianie, pays aux contours instables, pris dans l'étau de toutes les guerres et dont le nom, chaque fois qu'on tentait de le biffer de la carte, s'imposait rapidement de nouveau, tache indélébile que les pires ponctions politiques n'étaient jamais parvenues à éradiquer. C'était, sur la carte de la Centralie, l'irréductible point de fuite d'une paix en apparence impossible.

La réputation de résilience des Wiślianais n'est plus à faire. Robinson – Rozbitak, dirait bientôt Soudek – se souvenait, oui, en wiślianais mâtiné de kyrille. *Da*, *dak*, on avait pris soin, avant le décollage, de lui confisquer sa montre. Un homme – Beurak ! – il portait une combinaison bourgogne, son visage caché par un casque – « c'est lui, pas moi, qui avait la gueule d'un astronaute » – avait ouvert sa paume, et Robinson l'avait posée là, obéissant comme un prisonnier ou un chien, *caïnca*. « Il était, il me semble qu'il était, sept heures, l'aube, l'été. Ils m'avaient amené sur une île, emprisonné dehors. » L'intérieur du vaisseau, *da, dak, pamięćka*, avait bel et bien l'allure d'un appartement, « de *notre* appartement ». Il se voulait le double exact de celui qu'il avait habité, comme si on l'avait arraché du tissu des rues, qu'on avait bouché ses fenêtres, qu'on lui avait soustrait sa vue, la ville, puis le monde entier. « Ils

ont essayé de faire une prison de mon bonheur. » Dans cet appartement, Robinson avait vécu avec son épouse, leur petit garçon – qui n'avait pas prononcé un mot depuis la naissance, bien qu'il démontrât tous les signes d'une vive intelligence – et un gros chien noir, Pirat. Agniescka, qui s'habillait toujours en tons de gris, était pourtant tellement drôle, *zabanoy !* et Robinson riait. Puis il se mettait à pleurnicher. Darius, c'était le nom de leur petit homme. Leur petit mélancolique. Leur penseur autrement. Leur âme d'ailleurs. Un bourgeon en tête. Un pépin dans le cœur. Un cheveu sur la langue. Une nouvelle façon de ressentir. Pas de mots, pas encore de mots, pour le, la dire. Il se retenait de parler. Mais pas d'aimer. Ou d'être aimé. La, *leur* vie devant lui, devant eux… Une théière bleue, ornée d'un dessin du palais d'Hiver… Leurs deux tasses de faïence et son bol de café au lait… Des biscuits au gingembre, une orange divisée en quartiers… Le tout posé sur un plateau, que frappait un rayon de soleil oblique, où tournoyaient doucement des particules de poussière… Robinson passait ses dimanches soir calé dans son fauteuil d'élection, à écouter des disques, « d'autres pays, d'autres musiques ». Ils vivaient en hauteur. Dans un vieil immeuble aux planchers de bois cirés. Par la fenêtre du salon, on apercevait le long lacet du fleuve, encore chargé de glaces, le pont de fer avec son haut portail, gardé par deux lions de pierre, ses arches vertes, les passants en pardessus, manteaux de fourrure, costumes de corbeau, sur les trottoirs de métal des passerelles… Parmi le trafic des voitures à la carrosserie arrondie, on voyait parfois encore un cheval tirer une charrette. De l'autre côté, les rues sinueuses, hérissées de pignons et de coupoles, les volutes de fumée bleue qui se dissipaient dans le ciel d'hiver, dont la substance subtile s'accordait avec le profil estompé des collines enneigées aux limites de la ville, avec leurs sommets qui se fondaient dans la grisaille. Chaque fois que Robinson se rendait au parc pour promener Pirat, ils s'arrêtaient au pied de la statue sans tête du poète. « Je ne trahirai pas son nom. » Le chien faisait ses besoins. Robinson « prêtait sa tête à la statue. Ils avaient dû la jeter au fond du fleuve. Avec leurs cœurs de pierre. Leurs crimes qui leur brûlent les paumes ». Sur la plaque de bronze vissée au socle, des vers avaient été effacés à coups de lame. « Ça faisait comme un nuage d'étincelles. Un feu d'artifice. Peu importe, je les connaissais par cœur. »

Un dimanche comme un autre, Pirat finit de faire ses besoins. Robinson se pose sur son banc préféré. Un homme en pardessus beige, les yeux marron, cerclés de lunettes à la monture dorée, est occupé à nourrir les pigeons. Pirat s'énerve. Les pigeons se dispersent. Robinson s'excuse auprès de l'étranger. Défait la laisse. Pirat part jouer au pied de la statue, renifler les arbres et pourchasser les écureuils. Les deux hommes échangent sur le temps qu'il fait. L'étranger a sans contredit une drôle de tête, en accent circonflexe. Un sourire en V, le crâne pointu comme une jointure, une lumière rusée dans l'œil. Il a le teint à demi ascien, et la réserve qui est parfois la leur. Robinson ne sait pas encore qu'il est en train de sceller un pacte, de signer un arrêt du destin. « J'aurais dû m'en aller. Moi et mon esprit de gageur. » Dans un pays où il faut guetter ses moindres paroles, les temps creux sont des moments dangereux. L'homme – il dit s'appeler, « c'était ridicule », Beurak, *betterave* – confie finalement à Robinson qu'il est scientifique, qu'il travaille à un grand projet. Un rayon de lumière qui saura percer à travers le vide. Une façon d'envoyer la pensée flotter dans l'espace. « Je lui ai posé des questions. Il m'a donné des réponses évasives. Chaque fois que je tentais une paraphrase, il m'écoutait attentivement, presque sans cligner des yeux, et finissait par me dire, en souriant, "ce n'est pas exactement ça". Je continuais de lui prêter attention. Puis il a eu cette formule, ridicule, qui martelait ma pensée, là-haut, comme une malédiction : "Nous voulons perfectionner la solitude." *Perfecta samotność.* » Qui ça ? Et pourquoi ? « "Votre fils, m'a-t-il dit, en sait quelque chose." Il l'avait rencontré à l'institut. Il pouvait l'aider. »

« J'ai laissé ce connard entrer dans ma vie. Manger à ma table. Poser l'œil sur ma femme, mon fils. » Un dernier dimanche sur Terra. Agniescka est sortie faire

des emplettes pour le repas du soir, c'est son tour. Darius, « je lui avais dit de rentrer à sept heures », joue dehors avec Pirat. Ils se pourchassent entre les arbres du parc, autour de la statue sans tête du poète. À l'étage, Robinson, installé avec une tasse de thé dans son fauteuil vert, le voit apparaître, de-ci, de-là, entre les arbres. « Où étaient-ils ? Où étaient-ils maintenant ? » Il écoute de la musique. Des chansons d'ailleurs, dont il ne comprend les paroles qu'à moitié, mais qu'il n'en finit plus de faire rejouer. « Vous connaissez cet air. » Il se lève pour retourner le disque. On cogne à la porte. C'est Beurak. Il n'est pas seul… « J'aurais dû écouter Pirat. »

Puis Robinson a perdu ses mots, s'est agité, a écumé. Il a jappé, comme un chien alarmé, éploré, enragé, il a jappé. Je me suis précipité pour chercher Planche, qu'il vienne flatter la peau des airs, lisser le remous, nous redonner l'impression, l'assurance qu'existait la terre ferme. Même en cette orbite lointaine. Que Robinson, Rozbitak, puisse, *dak*, *da*, s'endormir et retourner, doucement, à la mélodie d'un dimanche évanoui.

Robinson avait réussi à nous convaincre qu'il n'avait pas choisi son séjour orbital, qu'il avait fait l'objet d'une expérience, ou d'une blague, d'une inimaginable cruauté. C'était une horreur commise au nom de la raison. Un sort qu'on réservait aux prisonniers politiques, aux traîtres à la nation, aux rats de laboratoire.

Juste avant qu'il monte dans le *Zvola Stelo*, le chef de mission dans sa combinaison rouge avait tendu la main pour prendre sa montre. Robinson était convaincu qu'il s'agissait de Beurak, la Betterave. C'était le mot juste pour décrire la couleur de son vêtement. Cependant, sous ce déguisement, l'identité de quiconque était difficile à déterminer. Tous les gens qui l'entouraient – les femmes autant que les hommes – étaient comme lui costumés, vêtus de combinaisons une pièce de couleurs vives, ornées de divers motifs géométriques. Ils étaient coiffés de heaumes différents qui cachaient leurs traits et modifiaient leur voix. Chacun suggérait le croisement d'un heaume de chevalier et d'un crâne animal. « Je suppose qu'ils voulaient faire plus sérieux, mais ils avaient l'air de gamins amoureux des déguisements. De gens qui ont peur de leur propre corps, de leur propre nature. » Ils appelaient pompeusement ces accoutrements leurs *kostium laietmotiiv* (costumes de raison), et sur l'île – on l'avait amené sur une île, de ça il était certain – lui et les animaux étaient les seuls à ne pas en porter. On l'avait retenu des mois dans une maisonnette attenante à un grand jardin entouré d'une sorte de clôture translucide, comme la peau tendue d'une bulle, qui distordait les airs et l'empêchait de sortir. « Des animaux – des renards, des babouins, un tigron… – et des oiseaux – toute une volée – venaient rôder de l'autre côté de la clôture, m'observer dans ma cage – c'étaient mes alliés, mes meilleurs amis, j'étais sûr qu'ils s'inquiétaient autant que moi de cette barrière surnaturelle, qu'ils voulaient voir ce mur s'abattre, la forêt reprendre ses droits, et que, s'ils avaient pu, ils m'auraient libéré. »

Divers costumés de raison – dans ses excès paranoïaques, Robinson croyait qu'ils n'étaient que trois ou quatre, échangeant leurs costumes – escortaient Betterave lors de ses visites pour le soumettre à des tests psychologiques, des entraînements physiques de toutes sortes, dont il ignorait l'objet exact.

Puis un dernier soir – « un autre dimanche cruel » – Betterave était venu dîner avec lui. Le cuisinier – « un de ces imbéciles avait passé un tablier sur son costume de raison » – lui avait proposé le menu de ses dimanches soir. Un œuf cuit dur, un bortsch avec une touche de crème sure, des pierogies (choux et sauce aux champignons), accompagnés d'une excellente bouteille de băbască neagră et suivis d'une croustade aux pommes. Betterave lui faisait des discours sur la structure de l'univers et la nécessité de « fendre l'œuf de notre solitude ». À la fin du repas, il lui avait tendu, avec cette froide et inimitable courtoisie qui était la sienne, un comprimé que ses hommes de main avaient dû le forcer à avaler. *Pentru întregi omeniire.*

8.B —
Un costume de raison

Des scientifiques tentent des expériences sur la solitude universelle. Ils revêtent leurs costumes de raison, veulent fondre leur pensée à ce qui les dépasse. Sous leurs combinaisons colorées, leurs heaumes énigmatiques, ils dissimulent leur humanité, et le secret de leur vulnérabilité.

À sa dernière nuit sur Terra, Robinson avait rêvé d'Agniescka et Darius. Elle tenait entre ses mains un sac. Juste assez gros pour contenir une tête humaine. Darius grimpait sur les flancs de la statue décapitée. Agniescka lui passait le sac, qu'il posait sur le cou exposé. Elle comptait jusqu'à trois, et le petit retirait le sac. « Je voulais que ce soit ma tête ! C'était celle de Pirat, en pierre. J'entendais japper au loin, et Agniescka et Darius s'enfuyaient en courant entre les arbres du parc… »

Robinson s'était éveillé à l'aube. On lui avait passé le corset et la combinaison d'un cosmonaute kyrille. Les costumés se tenaient devant son lit. Il n'avait pas le choix de les suivre.

Ils s'étaient immobilisés, à une extrémité de la cour, sous deux arbres – « deux grands fouets, je n'ai jamais été doué pour reconnaître les espèces » – dont les sommets formaient comme une arche. De l'autre côté, on pouvait voir la trace estompée d'un sentier. Elle continuait sous leurs pieds, avant de disparaître au détour d'un arbuste touffu. Robinson s'était souvent arrêté à cet endroit exact, la main contre la barrière invisible.

L'un des costumés avait agité les mains. On avait poussé Robinson en avant. Juste derrière le buisson, le sentier menait à une route de terre battue. Au bout, tout près, la grosse bille métallique du *Zvola Stelo* brillait sous le soleil, dans un lacis d'échafaudages, posé sur une plateforme suspendue au-dessus des vagues et relié au rivage par une longue passerelle de fer. Elle lançait des reflets abscons, aveuglants, qui semblaient vouloir rivaliser avec l'animation de la mer. Des fils pendaient partout, connectés à divers points de la surface du *Zvola Stelo*. « On aurait dit des électrodes sur le crâne d'un patient. Ces connards voulaient déchiffrer la pensée d'une bille. » Des techniciens costumés de raison s'affairaient tout autour. Ils manipulaient des outils que Robinson avait du mal à reconnaître. À côté de la rampe d'accès, une dizaine de costumés s'étaient rassemblés en une chorale pour accueillir le prisonnier, modulant les trois mesures de la mélodie que Robinson chantonnait quand Beurak s'était présenté à sa porte. Elle s'était aussitôt remise à lui tourner dans la tête, et il n'était plus arrivé à l'oublier – c'est de cette dernière mélodie entendue sur Terra qu'il tenait, vous l'aurez compris, l'indicatif de son émission céleste.

Robinson et ses capteurs masqués avançaient vers leur reflet inversé sur la bille. Betterave se tenait au bout de la rampe, devant un sas qui ressemblait à l'iris géant d'une caméra. Il avait posé la main sur l'épaule de Robinson. Le geste d'un ami qui vous souhaite bon courage. Il avait tendu l'autre main pour demander à Robinson sa montre. « Donner d'une main ce qu'on retire de l'autre, la prestidigitation des salauds. » Puis Beurak avait invité son prisonnier à entrer. Robinson s'était penché. Était entré dans la noirceur du sas.

Lorsqu'il avait passé la tête de l'autre côté – comment ne pas penser à cette gravure du philosophe dans ses robes qu'on voit sortir la tête de la sphère sublunaire pour contempler le secret des étoiles ? –, Robinson n'avait pas découvert les mouvements d'horloge de l'éternité. Plutôt, un double conforme de l'appartement où il avait vécu. Il s'était précipité à la recherche d'Agniescka, Darius et Pirat, souhaitant que sa captivité n'était que le symptôme d'un accès de folie, un accident de la raison, un accroc au temps, priant que l'illusion se dissipe, de toucher au fond de la solitude, que la cruauté de Betterave n'ait enfin été que celle d'un bon docteur et fin psychologue, qu'Agniescka et Darius l'attendent depuis le début, qu'il retrouve ses amours, cachés là, pour son bien, sous le lit ou la table de cuisine, dans un placard. « N'importe où, par pitié. » Mais ils n'étaient pas là. Plus là. Robinson était retourné au salon. Avait tiré brusquement les rideaux – il espérait les apercevoir, en bas, dans le parc, de retour des emplettes. Agniescka dans son manteau noir, avec le gros sac de jute. Darius dans son *duffle-coat* marine et son écharpe rouge. Il aurait tenu la main de sa mère. Il aurait eu les joues rougies par le froid. Aurait souri, sans mot dire, heureux. Traînant, tant bien que mal, Pirat, qui aurait voulu s'attarder aux pieds du poète, au bout de la laisse.

Mais derrière les rideaux – et c'est le détail le plus terrible – il n'y avait que le parc et la ville, en un trompe-l'œil un peu maladroit, peints à l'huile directement sur le crépi du mur. Robinson, au bord de la folie, s'était retourné vers le sas, pleurant de rage. Il voulait demander raison à ses capteurs.

Sa dernière vision de Terra est celle de Betterave debout dans sa combinaison, coiffé de son heaume ridicule. Il avait levé le bras vers Robinson en guise de salut. Les lames de l'iris s'étaient rabattues, avaient aspiré le dernier filin de lumière solaire. L'œil aveugle du temps s'était refermé sur Robinson et l'avait effacé.

Robinson s'était éveillé d'un sommeil agité. Un peu plus et il se serait cru de retour chez lui. La désorientation porte à espérer. Agniescka aurait déjà été partie pour le travail. Darius pour l'institut. Mais le réveille-matin posé sur la table de chevet, qu'à chaque aube il faisait taire du plat de sa main, était introuvable. Et il flottait sous les draps, à un doigt du plafond.

Le coucou qui veillait sur la table de cuisine s'était volatilisé. Les pattes des meubles étaient vissées au plancher. On l'avait extrait de force du présent. À bord du *Zvola Stelo*, il n'y avait que le souvenir auquel se raccrocher. L'astronef n'étant percé d'aucun jour, il se révélait impossible – Robinson étant un homme intelligent – de dénombrer les ensoleillements et obscurcissements qui enveloppperaient Terra, ou de comptabiliser les retours de points connus du globe – les formes des continents, les lumières des villes étendues. Robinson avait songé qu'il pourrait compter les battements de son cœur, jusqu'à en devenir fou, ou noter rigoureusement la durée de chaque piste qu'il faisait jouer, idée plus ou moins convaincante, puisque la longueur imprévisible des périodes de sommeil aurait d'emblée faussé la donne… Il s'était rapidement fait à l'idée qu'on l'avait poussé hors du temps. Qu'il devait chercher une autre issue à sa situation – une issue *que la raison ignorait*.

Au début de l'exil de Robinson, Betterave et les raisonneurs avaient maintenu la communication radio. Ils avaient répondu aux questions d'ordre pratique du cosmonaute malgré lui sur l'entretien des latrines (recyclage des selles, etc.), la chambre à coucher (des semelles aimantées avaient été glissées sous le lit) ou, disons, la cuisine (le garde-manger cachait une sorte de *dumb waiter* – portes ouvertes : apparaissaient une boîte laquée, dont les compartiments contenaient des pâtes de différentes couleurs, d'une valeur nutritive bien calibrée et stimulant la réminiscence de diverses saveurs, et une bouteille de (vrai) thé chaud ; « vous trouverez dans le tiroir à vaisselle une paire de baguettes » ; vaisselle sale, portes fermées : il fallait attendre que l'appétit revienne).

Ses capteurs refusaient – leur ton protocolaire, imbu d'une fausse objectivité, était à rendre fou – de l'éclairer sur la raison ou sur la durée de son exil orbital, ou sur l'hypothèse – « perfectionner la solitude, pff » – qu'ils cherchaient à prouver en le soumettant à ce traitement. Ils lui imposaient en revanche une batterie de questions sur ses états d'âme et poursuivaient ces tests psychologiques – « des conneries de cahier loisirs » – jeux d'association d'idées, charades, puzzles linguistiques – qui l'avaient tant irrité au fil de sa captivité. « Ces simples d'esprit adoraient les réductions, ça les mettait en confiance. » Ils avaient même le culot de lui raconter des blagues et de lui demander, comme il ne riait pas, pourquoi (et même comment) ce pouvait être le cas.

Au début, Robinson avait tenté de garder le silence. Il avait passé au peigne fin tous les joints de l'ameublement, et la surface de la capsule, à la recherche d'un accès au système sonore. Il voulait le faire taire. Mais les parois du *Zvola Stelo* agissaient à la manière d'une caisse de résonance. L'enveloppe entière du vaisseau était une enceinte acoustique de haute fidélité, modulant des amplitudes qui allaient du chuchotement au cri. La voix de Betterave pouvait donc pister Robinson dans le moindre recoin de l'appareil. « Je sentais que sa voix, ses

mots me regardaient. J'avais l'impression de vivre à l'intérieur de la tête de Betterave, perché dans ses pensées. Je flottais comme une bulle dans une monade de fer. À la merci de toutes ses humeurs. »

Si Robinson continuait de se taire, Betterave et ses collègues – bien que ce fût toujours lui qui ouvrait le dialogue, il en confiait parfois la suite à des acolytes – reprenaient leurs interrogations à l'envi, comme des enfants obsédés par leur gain – « quand est-ce qu'on arrive, papa ? » –, jusqu'à ce qu'il obtempère, même en formulant les réponses les plus absurdes qui soient.

Robinson s'était peu à peu mis à songer que le *Zvola Stelo* était une version externe de ces heaumes où les pensées perverses de ses geôliers flottaient. Qu'eux aussi étaient en quelque sorte soumis à une raison qui les dépassait. Qu'ils avaient choisi de s'abandonner à une manière de raisonner qui permettait de mettre en doute leur humanité même. Il avait voulu mettre au point une façon de leur pardonner.

On peut se représenter l'appartement sidéral comme un cube, divisé en quatre par deux parois en croix, avec le volume sphérique du *Zvola Stelo* serti en son centre. Le vestibule cylindrique qui menait au sas était comme le cordon ombilical qui reliait le simulacre domestique à l'enveloppe de la sphère. Robinson s'y lovait parfois, comme une limace dans sa coquille. Alors, la voix de Betterave lui parvenait, dans un murmure consolant, pour lui enjoindre de retourner à son fauteuil, de se changer les idées en faisant jouer un disque ou en s'appliquant à la résolution de mots croisés. Il lui répétait : « Je suis votre ami. Votre seul ami. Ils sont partis. » Et, quand Robinson continuait de refuser, il finissait par lui dire : « Ils n'étaient pas ceux que vous pensiez. »

Betterave, dans ses pires excès de perversion, tentait de lui faire croire qu'Agniescka, Darius, Pirat n'étaient pas son épouse, son fils, son chien, ses amours, mais des personnages que Robinson avait inventés pour apaiser sa solitude. L'autre allait trop loin. Robinson lui répondait alors : « C'est vous, Beurak, qui n'êtes rien. Vous ne comptez pour personne. Même pas pour vous-même. Vos ambitions vous ont fait tourner la tête. Vous êtes moins qu'une fiction, un fruit de l'imagination. Qu'un gros légume rouge… » Ces tirades avaient un effet sur son interlocuteur, qui en avait le caquet rabattu. Robinson avait même eu l'impression, à l'issue d'une série d'invectives particulièrement inspirée, d'avoir entendu Betterave soupirer.

Puis, un jour – comment dire quand ? –, sans raison apparente, toute communication avait cessé. Robinson avait accueilli ce silence comme un immense réconfort. « J'ai recommencé à espérer. » Est-ce qu'il était arrivé quelque chose sur l'île ? L'expérience avait-elle pris fin ? Est-ce que le *Zvola Stelo* tomberait, sous peu, de son orbite ? Peu importait. « Perfectionner la solitude, mon cul. » La vie pouvait reprendre son cours. Robinson s'était assis aux platines. Avait chantonné un air fragile. S'était penché vers le microphone. « Ici *Zvola Stelo*, la fréquence de la fin du monde… This one goes out to Agniescka, Darius, Pirat. I know you're out there… »

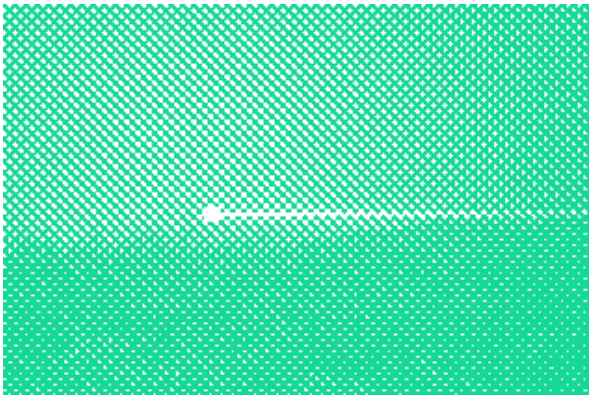
Après les premières révélations de Robinson, j'étais allé dormir dans mes quartiers, pris d'un accès soudain de mal de mer.

Le claquement de la jambe de bois de Planche sur le plancher de métal du couloir m'a éveillé. L'équipage s'était regroupé sur le pont. Notre gabière, perchée au bout du second mât, pointait le bras vers une formation d'oiseaux. Une vaste murmuration coupait la multitude des goélands. Louie et nos oiseaux de bord avaient quitté leur nid pour les rejoindre : nos trois vieilles hirondelles, le canari ébouriffé, le geai noir à la crête azurée, notre grive étourdie, nos sansonnets alarmés, notre alouette grelottante, la mésange minuscule et apathique, la tourterelle amoureuse et son seul, son unique, notre Louie, pigeon volage, leur coq à tous.

Planche et Soudek – il se penchait sur son guide aviaire – se tenaient aux côtés de Générale Mère, considérant la scène depuis le toit de la cabine de pilotage. Même à cette distance, on pouvait deviner la diversité des espèces en mouvement :

des oiseaux de toutes tailles s'étaient rassemblés en un nuage criailleur, multicolore, d'une cohérence surprenante. Soudek nous expliquerait plus tard que la plupart des variétés présentes n'avaient rien à faire sous ces latitudes et qu'on devait supposer qu'elles obéissaient à un principe, disons, surnaturel, qui n'était pas sans rappeler les imparables intuitions de notre Générale.

Le soleil commençait à décliner sur l'écliptique et nous voyions apparaître, sous lui, une mince barre de clarté intense, comme si la lumière du jour s'était comprimée, piégée entre le ciel qui allait s'assombrissant et l'horizon des vagues. Cette barre lumineuse chatoyait de la couleur tourmaline que j'avais passé des heures à contempler sur le pont. Je ne pouvais m'empêcher de croire qu'un corridor suspendu s'ouvrait, à la lisière de Terra, que je devrais rejoindre pour retrouver le chemin de moi-même.



8 ç. —
Une murmuration

Par temps miraculeux, les oiseaux, comme nous soumis aux luttes animales ordinaires, s'allient pour former des motifs mystérieux. Le froissement de leurs ailes dans le vent marin, leurs chants mêlés esquissent une grande phrase, un murmure infatigable, que ne saurait épuiser aucune raison humaine.

Générale Mère a exigé notre attention, choisissant ce moment pour nous révéler que les oiseaux traçaient droit vers notre destination : l'archipel du Point-Noir. Il s'avérait que Soudek, dès la chute du *Zvola Stelo*, avait repéré, sur une fréquence proche, une variation du signal céleste, provenant d'une source située dans l'archipel. Ce signal semblait exercer un irrésistible magnétisme sur les oiseaux.

Générale Mère avait dès lors décidé de mettre le cap sur le Point-Noir. Elle s'était confiée à Planche, qui estimait qu'un voyage vers l'île ne pourrait que contribuer à la récupération de son patient. Qui plus est, Corpa (il avait été domestique et il se chargeait, à bord du *Patience*, de beaucoup des travaux de lessive et de couture) avait découvert, dans la doublure du manteau de Robinson, une carte pliée où figuraient les contours de l'archipel. De grands empans de lumière colorée, comme les strates du spectre électromagnétique, recouvraient le paysage. La carte comportait des inscriptions asciennes, que Soudek avait eu vite fait de déchiffrer : *station Cycada*, *Point-Noir*, *Générateur de marées*, *plage Objectale*, *Raison-Centrale*… Nous aurions, je le savais, à faire station dans ces lieux mystérieux pour élucider le mystère de notre passager clandestin et le guérir de sa propre histoire. Je ne doutais plus, devant l'horizon opalescent, qu'en touchant le rivage des îles colorées, je pourrais, moi aussi, rejoindre le fond de moi-même.

–

Je ne sais trop si ce que je vous raconte est arrivé dans les faits ou en rêve – les rêves, de toute façon, se déroulent dans les antichambres de l'éveil.

Ce soir-là, la gabière est de nouveau apparue à mon chevet. Poings fermés, paume gauche ouverte, index droit levé. J'ai répété son salut. Puis je l'ai laissée me guider vers le pont. Elle a grimpé au mât du phare auxiliaire. M'a fait signe de la suivre. J'ai peur des hauteurs, et des endroits clos, et je ne fais pas vraiment confiance à mon équilibre. Je ne sais pas comment j'ai trouvé le courage de me rendre là-haut.

Le nid délaissé des oiseaux de bord sentait encore la fiente. Il fallait que je me recroqueville pour ne pas me cogner la tête. La gabière a ouvert un des panneaux vitrés de l'habitacle. Elle a pointé le doigt vers l'horizon, qui brillait toujours de cette radiance turquoise, intense comme un laser. Elle a plissé les yeux, farouchement braqué le regard sur la ligne aveuglante de clarté. Elle a repris son salut en trois temps, en émettant un grognement sourd. J'ai compris qu'elle voulait que je l'imite. J'ai plissé les yeux. Fixé la lame lumineuse. Nous avons accordé nos signaux.

Après un moment à ainsi nous exercer, nous avons vu la barre changer de couleur devant nos yeux.

Bientôt, je me croyais de retour au sommet de la Lignenhaeld. La gabière se tenait devant moi, apparemment prête à dévaler la pente.

Je la suivais, sous un ciel qui se colorait tour à tour de bleu, de rouge, de vert, de jaune, et d'autres couleurs que je ne saurais pas bien nommer.

Un immeuble aux tourelles incompréhensibles, qui semblait changer de forme et de couleur à mesure qu'on s'approchait de lui, se dressait devant nous, au bout d'une longue plaine.

Puis nous traversions de longs corridors bordés d'arches, des chambres noires qui, elles aussi, changeaient tour à tour de couleur.

À la fin d'un des longs corridors scintillait un miroir circulaire, de la taille d'une horloge murale.

Nous étions soudain là, arrêtés devant lui. Ce n'était pas un miroir, mais une sorte d'oculus. La gabière s'est penchée vers son orifice translucide, comme vers un hublot, et je me suis incliné au-dessus de son épaule.

De l'autre côté, des images floues, vaguement déformées, se précisaient. J'avais l'impression d'ouvrir les yeux – qui me picotaient – sous l'eau. Je pouvais distinguer des silhouettes de dos, au pied d'un lit. J'ai d'abord reconnu Soudek, assis, et puis moi-même, debout entre l'horloge et le lit de Robinson.

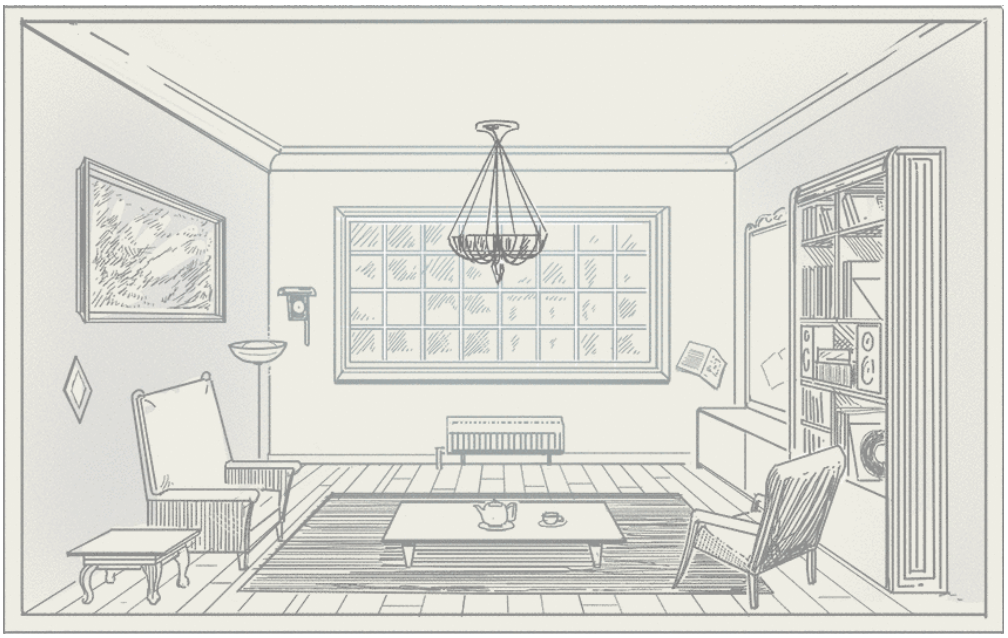
Je savais que, dans un instant, la figure prostrée devant *eux* se mettrait à japper. Bientôt, j'ai concentré

toute mon attention sur elle, allongée dans le lit. C'était, et ce n'était plus, lui. Un homme nu, à tête de chien, aux contours embrouillés, émergeait à moitié du ventre, malingre, de Robinson. On aurait dit que l'hybride redoublait d'efforts pour se détacher des entrailles de l'autre, sans jamais y parvenir.

Je n'avais aucun doute que la tristesse que je devinais sur les traits de ces entités enchevêtrées – ceux, malades et résignés, de l'homme et ceux, troublés, enragés, de son double à tête de chien – sourdait d'un même fond.

Mes larmes m'ont dessillé les yeux. Je me suis éveillé seul dans ma cabine. Par le hublot, la lame de lumière tourmaline, continuait de couper l'horizon en deux, en s'approchant.

À SUIVRE…



Costumes nationaux,
une production de Daniel Canty (La table des matières)

Écriture et réalisation Daniel Canty
Dessins Stéphane Poirier
Scénario Daniel Canty avec Stéphane Poirier
Design graphique Feed
Programmation web Jules Renaud
Révision linguistique Aimée Verret

Costumes nationaux a été initié dans le cadre
de *Punkt Press vol. 1 : Überlivre*, à l'Atelier Punkt en 2011,
en hommage au travail d'Émile Gallois (1882-1965).

Daniel Canty remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec
pour le soutien accordé à ce projet.

Conseil des arts
et des lettres
Québec

© Daniel Canty (La table des matières), 2019